

En s'exerçant ensemble et durablement dans les disciplines athlétiques, les enfants des citoyens des cités grecques apprenaient à vivre ensemble. Dans les gymnases se forgeait aussi le groupe des citoyens qu'ils allaient devenir. Pourtant, aux VI^e-IV^e s. av. J.-C., les gymnases étaient des institutions privées dont les cités ne s'occupaient pas (cf. chap. 1). Sparte était la seule cité à avoir mis en place une éducation publique, mais pour former des soldats et des citoyens obéissants.

Le gymnase devient une institution publique

Tout change progressivement à partir du IV^e s. av. J.-C. Une première étape est franchie lorsque certaines cités, dont Athènes, organisent une sorte de formation obligatoire pour les nouveaux citoyens, l'éphébie* (cf. chap. 6). Entre 335 et 322 av. J.-C., les Athéniens systématisent l'éphébie comme un service obligatoire pour tous les Athéniens de 18 à 20 ans, qui implique une formation militaire et sportive, un rôle de garnisaire sur le territoire de la cité, mais aussi un rôle dans les cérémonies religieuses civiques (cf. chap. 7).¹ L'effort financier et humain était considérable et ne fut pas maintenu à ce niveau dans les siècles qui suivirent. Mais l'institution éphébique s'est répandue partout dans le monde grec. Elle semble avoir été une obligation universelle, au moins pour une grande partie des jeunes hommes.

C'est la première étape de l'implication de la cité dans le gymnase, car contrôler l'éphébie supposait établir des responsables de l'institution et des lieux d'entraînement. À l'époque hellénistique (fin IV^e-fin I^{er} s. av. J.-C.), les cités grecques prirent progressivement en charge l'administration des gymnases. Elles élaient les gymnasiarques*, qui étaient désormais des magistrats*, des citoyens en charge d'un pouvoir exécutif. Elles contrôlaient alors les finances des gymnases et, lorsqu'elles le pouvaient,

participaient à l'édification des bâtiments. Le processus de prise de contrôle est rarement documenté, mais il est mis en lumière notamment par la loi gymnasiarchique de Béroia, en Macédoine, vers 170 av. J.-C. (voir p. 62-63).²

L'époque hellénistique est donc celle de la véritable éducation publique dans les gymnases. Elle ne se limite pas aux éphèbes : on voit dans maintes cités un entraînement s'établir pour les 20-30 ans, les *néoi**, et même parfois pour les plus jeunes, les *paides**, les « garçons », de 12 à 18 ans, plus rarement pour les filles. Il y a parfois plusieurs gymnasiarques en même temps, dans les cités, auxquels on ajoute souvent un pédonome* pour les garçons, et, pour les éphèbes, dans certaines cités, un éphébarque* qui secondait le gymnasiarque. Tous sont élus par l'Assemblée de la cité.

Pour les cités, cela représentait un investissement : il fallait édifier et entretenir les bâtiments, payer les fournitures nécessaires, avant tout l'huile pour l'onction, payer les salaires des maîtres spécialisés, etc. Toutes n'y parvenaient pas. Jusqu'à l'époque impériale avancée, certaines petites cités n'avaient pas pu édifier de gymnase et il arrivait que, en période de crise, certaines ne puissent pas maintenir le financement de groupes d'usagers du gymnase. Au II^e s. ap. J.-C., Pausanias se demande si la petite cité de Panopée (Grèce centrale) est vraiment une cité, car elle n'a ni gymnase ni d'autres bâtiments publics notables (*Périégèse*, 10, 4, 1-2). Pour un Grec d'Asie Mineure comme Pausanias, une cité normale devait être dotée d'un tel bâtiment ; ce n'était pourtant pas possible pour toutes les petites communautés, ni à toutes les époques.

LE GYMNASSE, LIEU POLITIQUE

Durch regelmäßiges gemeinsames Training wurden die Söhne der Bürger griechischer Städte im Zusammenleben geschult. In den Gymnasien wurde so das Kollektiv der Bürger geformt, zu dem sie später einmal werden sollten. Jedoch waren die Gymnasien im 5. und 4. Jh. v. Chr. zunächst noch private Einrichtungen, um die sich die Städte nicht kümmerten (vgl. Kap. 1). Sparta war die einzige Polis* mit einem öffentlich organisierten Bildungssystem, allerdings mit dem vorrangigen Ziel, gehorsame Soldaten und Bürger heranzuziehen.

Das Gymnasion wird zu einer öffentlichen Einrichtung

Ab dem 4. Jh. v. Chr. änderte sich das allmählich. In dieser Zeit begannen einige Städte, darunter Athen, eine Art obligatorische Ausbildung für ihre Jungbürger zu entwickeln: die Ephebie* (vgl. Kap. 6). Zwischen 335 und 322 v. Chr. führten die Athener die Ephebie als Pflichtdienst für alle Athener im Alter von 18 bis 20 Jahren ein. Dazu gehörten eine militärische und sportliche Ausbildung, Garnisonsdienst im städtischen Territorium, aber auch eine Beteiligung an Zeremonien der öffentlichen Kulte (vgl. Kap. 7).¹ Der finanzielle und personelle Aufwand für dieses System war beträchtlich und konnte in diesem Umfang in den folgenden Jahrhunderten nicht aufrechterhalten werden. Die Institution der Ephebie breitete sich jedoch in der gesamten griechischen Welt aus. Die Teilnahme an ihr scheint eine grundsätzliche Verpflichtung gewesen zu sein, zumindest für einen großen Teil der jungen Männer.

Damit war der erste Schritt zu einem öffentlichen Engagement der Poleis im Gymnasion getan, da die Kontrolle der Ephebie voraussetzte, Verantwortliche für die Institution und die Trainingsstätten einzusetzen. In hellenistischer Zeit (spätes 4.–spätes 1. Jh. v. Chr.) übernahmen die Städte nach und nach die Verwaltung der Gymnasien. Sie wählten die Gymna-

siarchen*, die nun Magistrate* waren, d. h. Bürger mit Exekutivbefugnissen. Sie kontrollierten die Finanzen der Gymnasien und beteiligten sich, soweit sie dazu in der Lage waren, an der Errichtung der Gebäude. Dieser Prozess der Kontrollübernahme ist nur selten dokumentiert, wird aber insbesondere durch das Gymnasiarchengesetz von Beroia in Makedonien um 170 v. Chr. erhellt (s. S. 62–63).²

Die hellenistische Epoche ist die Zeit einer echten öffentlichen Erziehung in den Gymnasien. Diese beschränkte sich nicht nur auf die Epheben: In vielen Poleis wurde auch ein Training für die 20- bis 30-Jährigen, die *néoi**, und manchmal sogar für die Jüngeren, die *paides**, „Knaben“ im Alter von 12 bis 18 Jahren, eingerichtet. Angebote für Mädchen waren seltener. In manchen Städten gab es mehrere Gymnasiarchen gleichzeitig, zu denen oft noch ein *paidonómos** für die Knaben hinzukam, mancherorts für die Epheben auch ein Ephebarch*, der dem Gymnasiarchen zur Seite stand. Alle diese Amtsträger wurden von der Volksversammlung der Polis gewählt.

Von den Poleis verlangte dies erhebliche Investitionen: Sie mussten Gebäude errichten und instandhalten, für den Alltagsbedarf, vor allem an Salböl, aufkommen, die Gehälter der Fachlehrer bezahlen usw. Nicht alle Städte waren dazu in der Lage. Bis in die hohe Kaiserzeit konnten manche Kleinstädte kein Gymnasion bauen, und in Krisenzeiten waren viele Städte nicht imstande, den Unterhalt der gymnasialen Gruppen aufrechtzuerhalten. Im 2. Jh. n. Chr. fragte sich Pausanias, ob die kleine Stadt Panopeus in Zentralgriechenland wirklich eine Polis sei, da sie weder ein Gymnasion noch andere nennenswerte öffentliche Gebäude besaß (*Periegesis* 10, 4, 1–2). Für einen aus Kleinasien stammenden Griechen wie Pausanias hatte eine normale Polis seiner Zeit mit einem Gymnasion ausgestattet zu sein; das war aber nicht allen kleinen Gemeinden und zu allen Zeiten möglich.

En Asie Mineure occidentale, le gymnase apparaît comme institution publique dès le début de l'époque hellénistique, en Ionie, dans certaines cités de la Carie occidentale comme Halicarnasse ou Mylasa. Mais dans d'autres régions, l'institution n'émerge qu'à la fin de l'époque hellénistique voire au début de l'époque impériale. En effet, en Asie Mineure intérieure, certaines communautés indigènes ont adopté le système civique grec plus tardivement. Mais le rythme des évolutions peut être aussi singulièrement différent dans des régions comparables : la Lycie, qui avait adopté le système civique grec au début de l'époque hellénistique, n'avait encore que des gymnases privés au tournant du III^e et du II^e s. av. J.-C.³

4

Lieu de formation d'une identité collective et d'expression de la reconnaissance publique

Les jeunes citoyens, dans la plupart des cités, fréquentaient d'abord le gymnase à partir de l'éphébie, pour ceux qui en avaient les moyens (cf. chap. 6). Le caractère systématique de la sorte de service militaire obligatoire établi à Athènes entre 335 et 322 ne fut pas maintenu par la suite. Si Érétrie, en Eubée, a institué une éphébie obligatoire, nous n'avons en général pas le moyen de le savoir ailleurs : ce modèle systématique semble en fait assez rare.⁴ De fait, si l'éphébie semble avoir été très répandue pour des groupes assez larges de citoyens, nous ignorons la plupart du temps quelle proportion d'une classe d'âge les éphèbes constituaient.

Les *paides*, garçons, étaient des mineurs. Les éphèbes, quant à eux, devenaient majeurs à cette occasion et cette entrée dans la citoyenneté constituait souvent une sorte de rite de passage, et leur première obligation civique. Les cités y accordaient un grand soin, en intégrant les éphèbes dans des cérémonies religieuses importantes. Souvent, le statut éphébique était ambigu : les éphèbes étaient majeurs d'un côté, mais soumis à des contraintes qui les rattachaient

encore un peu aux mineurs, comme le montre la loi éphébarchique d'Amphipolis en Macédoine (cf. p. 92-93). Dans les gymnases, dans les exercices militaires, souvent sur les frontières de la cité, dans les fêtes civiques, les éphèbes se familiarisaient avec le cadre civique et la vie en commun.

Les *néoi* étaient des citoyens de plein droit. Avant que les cités ne prennent le contrôle des gymnases où ils s'entraînaient, ils les géraient collectivement, désignaient leur gymnasiarque, comme en Macédoine à Béroia avant la prise de contrôle par la cité dans les années 170 av. J.-C., ou encore à Xanthos en Lycie au début du II^e s. av. J.-C. Les gymnases étant devenus une institution civique, les *néoi* continuaient de le gérer, avec le gymnasiarque élu par l'Assemblée de la cité. Disposant de leurs propres revenus, ils se réunissaient en assemblée, ainsi pour honorer par le vote d'un décret les gymnasiarques méritants. Ces décrets devaient bien souvent être confirmés par la cité : les jeunes gens désignaient alors des délégués, devant intervenir devant l'Assemblée de la cité pour obtenir que les honneurs votés soient ratifiés par elle. À Colophon, en Ionie, au tournant des III^e et II^e s. av. J.-C., désireux de donner une importance solennelle à leur démarche, les jeunes gens disent s'être présentés au nombre de 153 devant l'Assemblée.⁵ Gestion financière, délibérations communes, votes, démarches auprès des instances de la cité : les jeunes gens qui se réunissaient ainsi au gymnase apprenaient en somme la politique, sur une échelle plus réduite que celle de la cité, et se forgeaient peut-être un esprit de corps. L'importance de cette période de formation se lit ainsi au début d'un autre décret de Colophon, qui honore vers 120 av. J.-C. un grand bienfaiteur, Polémaïos : « encore à l'âge où il sortait de l'éphébie, étant assidu au gymnase et, nourrissant son âme des plus belles études et ayant entraîné son corps par l'habitude des exercices physiques, il a remporté des couronnes dans des concours sacrés ». Juste après ses 20 ans, Polémaïos a poursuivi son apprentissage tant intellectuel que physique et a même participé à des concours panhelléniques*. Le gymnase était alors le creuset des élites politiques de la cité.⁶

Dans certaines cités, au fil du temps, les notables choisirent de continuer à s'entraîner au gymnase et à s'y réunir après l'âge de 30 ans. C'était un âge charnière pour les Grecs : on quittait la jeunesse, on avait la plénitude des droits du citoyen, en particulier le droit d'assumer une magistrature. Les « plus anciens », *presbytéroï**, appelés ainsi par opposition aux plus jeunes, *néoteroï* (ou *néoi*), s'unirent çà et là en des structures associatives pour gérer les fonds nécessaires à leurs activités et aussi organiser toute une sociabilité autour du gymnase. À lasos, en Carie, au II^e s. av. J.-C., les *presbytéroï* avaient un collège de magistrats gestionnaires, des archives, des prêtrises, recevaient des dons, prêtaient de l'argent à intérêt et continuaient à s'entraîner au gymnase, sous la responsabilité du gymnasiarque. On ne trouve pas ce type d'association partout, car elle n'était pas liée à une obligation civique, comme pour les *néoi*, et elle dépendait de la capacité d'un cercle de notables à s'organiser et à recueillir l'argent nécessaire à leurs activités. La question financière est sans doute centrale dans le développement, notamment en Asie Mineure, des *gérosias**, associations fondées sur l'âge (les *gérontes* sont « les vieux ») et qui prirent vite un rôle central dans la vie des cités, en association avec le culte des empereurs comme avec le gymnase.⁷

Contrôler les gymnases, y assurer l'entraînement et la formation publique des *paides*, des éphèbes, des *néoi*, parfois des *presbytéroï*, cela supposait pour les cités de disposer de vastes bâtiments, de dépenser des sommes considérables pour payer des maîtres et assurer la fourniture de l'huile pour les exercices, etc. Les finances propres aux groupes d'usagers ne suffisaient pas : c'était un problème majeur. C'est pourquoi les souverains désireux de montrer leur générosité, de s'assurer les faveurs d'une cité donnée, s'attachèrent tôt à effectuer des dons pour les gymnases, soit sous la forme d'une aide à la construction de bâtiment,

In Westkleinasien – in Ionien und in einigen Städten Westkariens wie Halikarnassos oder Mylasa – erscheint das Gymnasion als öffentliche Einrichtung bereits im frühen, in anderen Regionen erst im späten Hellenismus oder sogar erst zu Beginn der Kaiserzeit. Im inneren Kleinasien übernahmen einige einheimische Gemeinden das Modell der griechischen Bürgergemeinde erst spät. Aber auch in ansonsten vergleichbaren Regionen konnte sich die Entwicklung in ganz unterschiedlichem Tempo vollziehen: So gab es in Lykien, wo das griechische Polissystem bereits am Anfang der hellenistischen Zeit übernommen worden war, noch an der Wende vom 3. zum 2. Jh. v. Chr. nur private Gymnasien.³

Ort der Formung politischer Identität und Bühne öffentlicher Anerkennung

In den meisten Städten besuchten die jungen Bürger das Gymnasion ab der Ephebie, sofern sie es sich leisten konnten (vgl. Kap. 6). Das System eines obligatorischen Militärdienstes, wie Athen ihn zwischen 335 und 322 eingeführt hatte, wurde in der Folgezeit nicht beibehalten. Während etwa die Teilnahme an der Ephebie in Eretria auf Euböa verpflichtend war, fehlen uns für andere Städte in der Regel entsprechende Quellen. Das Pflichtmodell scheint jedenfalls sehr selten gewesen zu sein.⁴ Dass relativ große Gruppen von Bürgern die Ephebie absolvierten, war dagegen offenbar weit verbreitet. Allerdings wissen wir meist nicht, welchen Anteil eines Jahrgangs die Epheben ausmachten.

Während es sich bei den *paides* um Minderjährige handelte, wurden die Epheben mit ihrer Ausbildung volljährig. Der Eintritt in die Bürgerschaft war oft eine Art *rite de passage* und ihre erste Bürgerpflicht. Die Städte verwandten darauf große Sorg-

falt und bezogen die Epheben in wichtige religiöse Zeremonien ein. Oft war der Status der Epheben allerdings uneindeutig: Sie waren zwar einerseits mündig, unterlagen aber andererseits noch manchen Zwängen Minderjähriger, wie das Ephebarchengesetz von Amphipolis in Makedonien zeigt (vgl. S. 92–93). In den Gymnasien, bei militärischen Übungen, oft an den Grenzen des städtischen Territoriums, und bei den städtischen Festen machten sich die Epheben mit dem Zusammenleben im Rahmen der Bürgergemeinde vertraut.

Die *néoi* waren vollberechtigte Bürger. Bevor die Städte die Kontrolle über die Gymnasien, in denen sie trainierten, übernahmen, verwalteten die *néoi* diese kollektiv und wählten ihre Gymnasiarchen selbst, so z. B. im makedonischen Beroia vor der Übernahme des Gymnasions durch die Stadt in den 170er Jahren v. Chr. oder in Xanthos in Lykien zu Beginn des 2. Jhs. v. Chr. Auch danach verwalteten sie die Gymnasien noch, nun aber zusammen mit dem von der Volksversammlung gewählten Gymnasiarchen. Sie verfügten über eigene Einnahmen und kamen in Versammlungen zusammen, um Beschlüsse zu fassen, etwa um verdiente Gymnasiarchen durch die Verabschiedung eines Dekretes zu ehren. Oft mussten solche Dekrete von der Volksversammlung der Polis bestätigt werden: Die jungen Männer ernannten dann Delegierte, die vor der Versammlung auftraten, um die beschlossenen Ehrungen ratifizieren zu lassen. In Kolophon in Ionien gaben die jungen Männer an der Wende vom 3. zum 2. Jh. v. Chr. an, 153 Delegierte in die Volksversammlung geschickt zu haben, um ihren Antrag besonders feierlich vorzubringen.⁵ Finanzverwaltung, gemeinsame Beratungen, Abstimmungen, Verhandlungen mit den Instanzen der Polis: Die jungen Männer, die sich im Gymnasion versammelten, erlernten so das politische Geschäft der Polis in einem kleineren Maßstab und entwickelten vielleicht auch ein Gefühl der Zusammengehörigkeit. Wie wichtig diese Ausbildungszeit war, lässt sich am Anfang eines anderen Dekretes aus Kolophon ablesen, mit dem die Stadt um 120 v. Chr. einen großen Wohltäter, Polemaios, ehrte: „(...) noch in dem Alter, als er die Ephebie abschloss, war er ständig im Gymnasion,

nährte seine Seele mit den schönsten Studien, trainierte seinen Körper durch regelmäßige Übungen und gewann Kränze in heiligen Wettkämpfen.“ Nach Erreichen seines 20. Lebensjahres setzte Polemaios also seine intellektuelle und körperliche Ausbildung fort und nahm sogar an panhellenischen* Wettbewerben teil. Das Gymnasion war zu dieser Zeit die Kaderschmiede der politischen Elite der Städte.⁶

In manchen Städten entschieden sich die Honoratioren* im Lauf der Zeit dafür, auch nach dem 30. Lebensjahr im Gymnasion zu trainieren und sich dort zu versammeln. Dies war ein entscheidendes Alter bei den Griechen: Man gehörte nicht mehr zur Jugend und besaß die vollen Bürgerrechte, insbesondere das Recht, ein Amt zu bekleiden. Die „Älteren“, *presbyteroi**, die im Gegensatz zu den Jüngeren, *neóteroi* (oder *néoi*), so genannt wurden, schlossen sich mancherorts vereinsartig zusammen, um die für ihre Aktivitäten notwendigen Gelder zu verwalten und allerlei gesellschaftliche Aktivitäten rund um das Gymnasion zu organisieren. In Iasos in Karien hatten die *presbyteroi* im 2. Jh. v. Chr. ein Kollegium von Geschäftsführern, Archive und Priesterschaften. Sie nahmen Spenden entgegen, verliehen Geld gegen Zinsen und trainierten unter der Aufsicht des Gymnasiarchen weiterhin im Gymnasion. Vereinigungen dieses Typs finden sich nicht überall, da sie nicht wie im Fall der *néoi* mit bürgerlichen Pflichten verbunden waren und davon abhingen, ob es einen Kreis von Honoratioren gab, die in der Lage waren, sich zu organisieren und das für ihre Aktivitäten notwendige Geld zu sammeln. Die Frage der Finanzen ist zweifellos zentral für das insbesondere in Kleinasien zu beobachtende Aufkommen der *gerousai**, Vereinigungen von Senioren (*gérontes* sind „die Alten“), die schnell eine zentrale Rolle im Leben der Poleis einnahmen, in Verbindung mit dem Kaiserkult wie auch mit dem Gymnasion.⁷

soit sous la forme d'une subvention pour la fourniture de l'huile. Le roi Eumène II de Pergame, lorsqu'il accorde vers 180 av. J.-C. aux habitants de Tyriaion en Phrygie d'accéder au statut de cité, *polis*⁸, leur donne le droit d'avoir leurs lois propres, un corps civique, un Conseil et des magistrats, et un gymnase où l'on pratique l'onction d'huile, qu'il prévoit de financer à ses frais. Il s'agit ici du cas particulier de la fondation d'une cité, mais de telles générosités royales sont au cœur de nombre de négociations entre les cités soumises aux souverains, en particulier lagides et séleucides.⁸

Les marques de reconnaissance des cités ne passaient pas forcément par le gymnase.

4

Néanmoins, il en fut aussi un lieu privilégié. Cela passait par l'implication des jeunes usagers du gymnase dans des fêtes en l'honneur des souverains : un calendrier du gymnase de Cos du II^e s. av. J.-C. conserve ainsi les mentions de quatre cérémonies en faveur de souverains attalides et lagides. Mais cela peut largement être expliqué par la présence régulière de *paides*, d'éphèbes et de *néoi* dans les fêtes publiques, surtout les processions. Il s'agit d'autre chose lorsqu'un culte du souverain est organisé dans certains gymnases, avec un espace consacré et une statue de culte (cf. chap. 7). Parfois, des gymnases entiers sont baptisés du nom de souverains, comme un sanctuaire : *Ptolemaion*, *Antiocheion*, etc. Dans des formes religieuses, il s'agit d'une reconnaissance politique, qui témoigne de l'importance prise par le gymnase dans les cités grecques à partir de l'époque hellénistique.



Le gymnase, une « seconde agora » : un lieu privilégié pour la concurrence politique

Cette importance explique largement que le gymnase soit devenu un lieu où les élites des cités grecques se sont particulièrement investies, à l'instar des rois, surtout à partir du II^e s. av. J.-C. À Priène, un notable important, Moschiôn, prit à ses frais le relai des rois qui avaient promis d'aider au financement de la construction d'un nouveau gymnase et s'étaient révélés défaillants (« gymnase du bas » ; cf. chap. 3 et fig. 3.3). Exemple spectaculaire du relai pris par un notable suite au déclin des grandes monarchies, sous

4.1 Roumanie, Istros. Stèle funéraire du gymnasiarque Hiéronymos ; I^{er} s. av. J.-C. (Constanța, Muzeul de Istorie Națională și Arheologie, Inv. 411)

4.1 Rumänien, Istros. Grabstele des Gymnasiarchen Hieronymos; I. Jh. v. Chr. (Constanța, Muzeul de Istorie Națională și Arheologie, Inv. 411)

les coups de boutoir de Rome et sous l'effet des crises dynastiques.⁹ Mais ce n'est qu'un élément d'explication. On constate aussi à cette époque des transformations dans l'investissement des notables dans la vie publique : ils affichent plus ostensiblement leurs dons. Il pouvait s'agir de pallier des difficultés, mais, dans la concurrence qui les oppose, les notables effectuaient de plus des dons dépassant largement les besoins. Ce phénomène, l'évergétisme, prend une ampleur nouvelle et confine à la munificence. Nombre de gymnasiarques dépensent des sommes considérables pour assurer l'approvisionnement en huile, parfois en élargissant l'amplitude horaire de la distribution, bien souvent en l'offrant aux non-citoyens, à ceux qui, aux siècles précédents, n'avaient pas accès aux gymnases (publics) (cf. chap. 8). Sur la stèle funéraire du gymnasiarque Hiéronymos d'Istros, sa fonction est ainsi caractérisée par la fourniture de l'huile, mais avec discrétion : il remet une fiole d'huile à un jeune usager du gymnase (Abb. 4.1). L'élargissement des bénéficiaires au-delà du cercle des citoyens suppose une générosité encore plus grande. Elle tend aussi à transformer la figure même du bienfaiteur. Les mêmes personnages instituent des concours internes au gymnase, offrent les prix pour leurs vainqueurs, engagent des maîtres à leurs frais, se préoccupent du chauffage, du bain, fournissent de l'huile parfumée, offrent une partie des bâtiments du gymnase, portiques

Die Gymnasien zu kontrollieren und dort das Training und die Ausbildung der *paides*, Epheben und *néoi*, manchmal auch der *presbyteroi* sicherzustellen, bedeutete für die Städte, dass sie über große Gebäudekomplexe verfügen und beträchtliche Summen für die Bezahlung von Lehrern und die Bereitstellung von Öl für den Sport ausgeben mussten. Die eigenen Mittel der Benutzergruppen reichten dafür nicht aus. Das stellte die Städte vor ein großes Problem. Wenn die hellenistischen Könige ihre Großzügigkeit unter Beweis stellen oder die Loyalität einer Stadt für sich gewinnen wollten, verlegten sie sich deshalb bald auf Stiftungen für Gymnasien, teils durch die Finanzierung von Baukosten, teils in Form von Subventionen für die Bereitstellung von Öl. Ein bezeichnendes Beispiel ist die Haltung König Eumenes' II. von Pergamon, als er gegen 180 v. Chr. den Bewohnern von Tyriaion in Phrygien den Status einer Polis gewährte. Mit diesem Aufstieg war das Recht verbunden, eigene Gesetze, ein eigenes Kollektiv von Bürgern, einen Rat und Magistrate sowie ein Gymnasium mit einem öffentlichen Ölangebot zu haben. Um letzteres zu finanzieren, stellte Eumenes regelmäßige Zuschüsse in Aussicht. Zwar handelt es sich hier um den Sonderfall einer Stadtgründung, aber solche königlichen Großzügigkeiten standen im Mittelpunkt vieler Verhandlungen mit den Städten, die unter der Kontrolle der Könige standen, insbesondere der Ptolemäer und Seleukiden.⁸

Ehrungen seitens der Poleis geschahen nicht immer im Rahmen der Gymnasien. Dennoch waren die Gymnasien ein bevorzugter Ort dafür. Dazu bezog man die jungen Nutzer des Gymnasiums in Feste zu Ehren der Herrscher ein: In einem Kalender des Gymnasiums von Kos aus dem 2. Jh. v. Chr. sind zum Beispiel vier Zeremonien für attalidische* und ptolemäische Herrscher verzeichnet. Dies lässt sich weitgehend dadurch erklären, dass *paides*, Epheben und *néoi* regelmäßig an den öffentlichen Festen, vor allem Prozessionen, teilnahmen. In manchen Gymnasien hingegen wurden Herrscherkulte mit eigens dafür geweihten Räumen und Kultstatuen eingerichtet (vgl. Kap. 7). Manchmal wurden ganze Gymnasien ähnlich wie ein Heiligtum nach Herrschern benannt: *Ptolemaion*, *Antiocheion* usw. Solche religiösen Formen politischer Anerkennung unterstreichen die Bedeutung, die dem Gymnasium in den griechischen Städten seit dem Beginn der hellenistischen Zeit zugewachsen war.

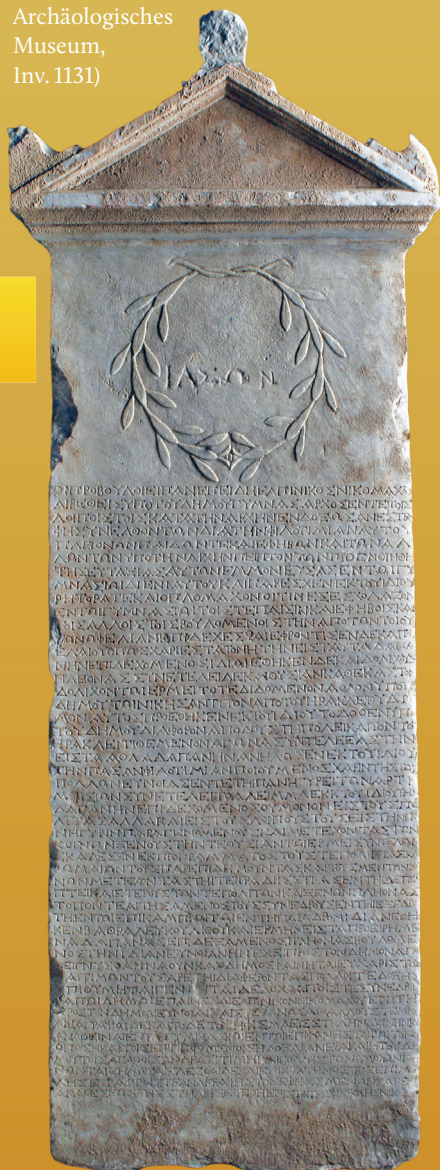
Das Gymnasium als „zweite Agora“: Ein bevorzugter Ort für den politischen Wettbewerb

Diese Bedeutung erklärt zu einem großen Teil, warum das Gymnasium zu einem Ort wurde, an dem sich die Eliten der griechischen Städte nach dem Vorbild der Könige bevorzugt engagierten, insbesondere ab dem 2. Jh. v. Chr. In Priene sprang ein gewisser Moschion, ein prominentes Mitglied der Honoratiorenschicht, mit seinem eigenen Vermögen für die Könige ein, die versprochen hatten, den Bau eines neuen Gymnasiums zu finanzieren, sich dann aber als säumig erwiesen hatten (sog. Unteres Gymnasium; vgl. Kap. 3 und Abb. 3.3) – ein spektakuläres Beispiel dafür, wie angesehene Bürger in die Rolle der Könige schlüpfen, nachdem es durch die Schläge Roms und dynastische Krisen zu einem Niedergang der großen Monarchien gekommen war.⁹ Dies ist jedoch nur ein Teil der Erklärung. Zur selben Zeit veränderte sich auch das öffentliche Auftreten der Honoratioren, die nun ihre Spenden ostentativer zur Schau stellten. Diese mögen Probleme im städtischen Finanzhaushalt gelindert haben, gingen aber im Wettbewerb der Honoratioren weit über das Notwendige hinaus.

Dieses Phänomen, der Euergetismus, führte zu immer neuen Ausmaßen der Großzügigkeit, besonders in den Gymnasien. Viele Gymnasiarchen gaben große Summen aus, um die Versorgung mit Öl sicherzustellen, wobei sie manchmal die Zeiten der Verteilung verlängerten oder das Öl oft auch Nichtbürgern anboten, die in früheren Jahrhunderten keinen Zugang zu den öffentlichen Gymnasien hatten (vgl. Kap. 8). Die Bereitstellung von Öl war so etwa auch kennzeichnend für die Funktion des Gymnasiarchen Hieronymos in Istros, allerdings diskret: Seine Grabstele zeigt, wie er einem jungen Nutzer des Gymnasiums ein kleines Ölfläschchen überreicht (Abb. 4.1). Die Ausweitung des Empfängerkreises über die Bürger hinaus setzte eine noch größere Freigebigkeit voraus und trug dazu bei, dass sich die Rolle des Wohltäters selbst veränderte. Dieselben Persönlichkeiten veranstalteten interne Wettbewerbe im Gymnasium, stifteten Preise für die Sieger, stellten Lehrer auf eigene Kosten ein, sorgten für Heizung und Bäder, boten parfümiertes Öl an, finanzierten Teile gymnasialer Gebäude, Säulenhallen und Säulen, auch Statuen, um sie zu schmücken und um den Kultfesten und den zugehörigen Banketten Glanz zu verleihen. In Eretria stellte der besonders großzügige Gymnasiarch Elpinikos Lehrer ein (vgl. Kap. 6), lieferte Öl auf eigene Kosten, veranstaltete luxuriöse Feste und

4.2 Grèce, Érétrie.
Stèle avec décret
pour le gymnasi-
arque Elpinikos ;
vers 100 av. J.-C.
(Érétrie, Musée
archéologique,
Inv. 1131)

4.2 Griechenland, Eretria.
Stele mit Dekret für den
Gymnasiarchen Elpi-
nikos; um 100 v. Chr.
(Eretria,
Archäologisches
Museum,
Inv. 1131)



4

et colonnes, des statues pour les orner, et pour donner de l'éclat aux cultes et aux banquets qui les accompagnaient. À Érétrie, le gymnasiarque Elpinikos, particulièrement généreux, a engagé des maîtres (cf. chap. 6), fourni de l'huile à ses frais, donné des fêtes luxueuses et offert des bancs pour les salles du gymnase (Abb. 4.2 ; cf. chap. 7). Pour la fourniture de l'huile, certains effectuent des fondations, en offrant une somme d'argent prêtée à intérêt, ou des terrains agricoles, qui procurent des loyers et des redevances. Ces revenus annuels pouvaient assurer un financement régulier à la fourniture de l'huile.¹⁰ Concentrer ainsi ses dons sur les gymnases n'était pas dénué de calcul politique, car c'est là que se formaient le noyau des citoyens actifs.

La reconnaissance des usagers du gymnase et des cités se traduit de plus en plus souvent par le vote d'honneurs pour les gymnasiarques sortis de charge. À partir de la seconde moitié du II^e s. av. J.-C., on accorde même des honneurs exceptionnels, dont certains étaient auparavant réservés aux souverains ou à quelques rares individus d'exception, comme l'octroi d'une statue, naturellement placée dans le gymnase (cf. chap. 3). D'autres reçurent en même temps une place d'honneur dans les concours (cf. fig. 2.4) et la nourriture à vie aux frais de la cité, trois éléments qui font partie des plus grands honneurs accordés par les cités. À Priène, un bienfaiteur actif dans les années 70-60 av. J.-C., Aulus Aemilius Zosimos, se voit octroyer un portrait peint et trois statues lorsqu'il sortit de charge : inflation considérable, d'autant plus que Zosimos, à l'occasion d'autres charges, bénéficia du vote d'au moins deux autres décrets, par lesquels on lui octroya de nouveau cette quadruple récompense.¹¹ Avec cette inflation, typique du I^{er} s. av. J.-C., les statues de gymnasiarques se multiplièrent donc dans les gymnases. On alla parfois plus loin encore, comme pour un très grand person-
nage de Pergame, Diodôros Paspáros, qui

s'illustra dans une période très difficile pour sa cité, dans les années 60 av. J.-C. La cité lui octroya un véritable culte dans le gymnase (qu'il avait restauré), avec l'édification d'une salle munie de sa statue de culte, et d'un sacrifice effectué à des occasions régulières par les magistrats du gymnase (cf. chap. 7).

Les gymnases étaient alors des lieux où les élites des cités s'investissaient de façon privilégiée, comme magistrats et comme généreux donateurs, donc de véritables lieux de vie politique. La reconnaissance des cités vis-à-vis de grands bienfaiteurs, souverains puis notables, pouvait s'y exprimer de façon spectaculaire. Cela put prendre des formes cultuelles, ou parfois se traduire par le privilège d'être enseveli au gymnase. Cette faveur doit être rattachée à celle d'être enseveli en ville, que l'on accordait, très rarement, à de grands personnages considérés comme de « nouveaux fondateurs ». Cependant, l'ensevelissement au gymnase demeure rare et tardif. En dehors des tombeaux de Messène, qui peuvent dater du milieu de l'époque hellénistique, les rares cas connus apparaissent à la toute fin de l'époque hellénistique et sous le règne d'Auguste, comme à Cyzique, Halicarnasse et Aphrodisias.¹² Ces privilèges considérables ne sont pas la conséquence d'un investissement particulier dans le gymnase de la part des personnes honorées. Ils marquent plutôt la centralité, en certaines cités, du gymnase dans la vie publique.

C'est pourquoi on a parfois désigné les gymnases de cette époque comme une « seconde agora ».¹³ Ils sont des lieux de vie sociale, de vie politique, avec les groupes d'usagers qui délibèrent, votent, gèrent des fonds, se constituent en un noyau de citoyens actifs ; avec des notables qui les dirigent, s'y font connaître par leurs générosités parfois surabondantes, s'y constituent des réputations ; avec aussi la place prise comme endroit pour la reconnaissance publique envers les bienfaiteurs des cités. L'expression semble cependant excessive : l'agora demeure le seul centre de prise de décision politique et le lieu principal pour les honneurs publics.

stiftete Bänke für die Exedren im Gymnasion (Abb. 4.2; vgl. Kap. 7). Manche richteten für die Versorgung mit Öl Stiftungen ein, deren Kapital gegen Zinsen verliehen wurde, oder Agrarland, das Pachten einbrachte. Solche jährlichen Einnahmen stellten eine regelmäßige Finanzierung des Öls sicher.¹⁰ Spenden in dieser Weise auf die Gymnasien zu konzentrieren entbehrte nicht eines gewissen politischen Kalküls. Denn dort formierte sich der politisch aktive Kern der Bürgerschaft.

Die Anerkennung der Nutzer des Gymnasions und der Städte für die aus dem Amt scheidenden Gymnasiarchen äußerte sich immer häufiger in Ehrenbeschlüssen. Ab der zweiten Hälfte des 2. Jhs. v. Chr. wurden sogar außergewöhnliche Ehrungen verliehen, von denen einige bis dahin den Königen oder wenigen herausragenden Persönlichkeiten vorbehalten waren, in erster Linie die Gewährung einer Statue, die natürlich im Gymnasion aufgestellt wurde (vgl. Kap. 3). Andere Gymnasiarchen bekamen zusammen mit einer Statue noch einen Ehrenplatz bei den Wettbewerben (vgl. Abb. 2.4) und die lebenslange Speisung auf Kosten der Stadt – die Trias der höchsten Ehrungen, die von den Städten vergeben wurden. In Priene erhielt ein in den Jahren 70–60 v. Chr. aktiver Wohltäter, Aulus Aemilius Zosimos, am Ende seiner Amtszeit ein gemaltes Portrait und drei Statuen, eine massive Überkompensation, da für Zosimos im Zusammenhang mit anderen Ämtern mindestens zwei weitere Dekrete beschlossen wurden, die ihm ebenfalls diese vierfache Belohnung zuerkannten.¹¹ Durch diese für das 1. Jh. v. Chr. typische inflationäre Aufstellungspraxis kam es zu einer Vervielfachung der Gymnasiarchen-Statuen in den Gymnasien. Manchmal ging man sogar noch weiter, wie im Fall einer sehr prominenten Persönlichkeit aus Pergamon, Diodoros Paspasos, der sich in den 60er Jahren v. Chr. in einer für seine Heimatstadt äußerst schwierigen Zeit verdient machte. Die Stadt richtete für ihn im Gymnasion (das er restauriert hatte) einen veritablen Kult ein, indem sie eine Exedra baute, in der seine Kultstatue stand, und die Amtsträger des Gymnasions zu regelmäßigen Opfern für ihn verpflichtete (vgl. Kap. 7).

Die Gymnasien waren also zu dieser Zeit Orte, an denen sich die Eliten der Städte bevorzugt engagierten, als Magistrate und als großzügige Spender, und damit echte Orte des politischen Lebens. Die Dankbarkeit der Städte gegenüber großen Wohltätern – Königen und später Honoratioren – konnte hier auf spektakuläre Weise zum Ausdruck gebracht werden. Sie konnte kultische Formen annehmen oder sich manchmal in dem Privileg der Bestattung im Gymnasion äußern. Dieses Privileg steht in Zusammenhang mit der Bestattung innerhalb der Stadt, die nur sehr selten überragenden Persönlichkeiten gewährt wurde, die als „Neugründer“ galten. Die Beisetzung im Gymnasion blieb ein seltenes und spätes Phänomen. Abgesehen von vielleicht hochhellenistischen Gräbern in Messene tauchen die wenigen bekannten Fälle – in Kyzikos, Halikarnassos und Aphrodisias – erst im spätesten Hellenismus und unter Augustus auf.¹² Diese ungewöhnlichen Ehrungen sind nicht die Folge eines besonderen Engagements der so Geehrten im Gymnasion, sondern vielmehr ein Indiz für die zentrale Rolle, die das Gymnasion im öffentlichen Leben mancher Städte spielte.

Aus diesem Grund hat man die Gymnasien dieser Zeit gelegentlich als „zweite Agora“ bezeichnet.¹³ Mit den Gruppen ihrer Nutzer, die sich beraten, abstimmen, Gelder verwalten und sich zu einem Kern aktiver Bürger formieren, sind sie Orte des gesellschaftlichen und politischen Lebens; ebenso mit den Honoratioren, die sie leiten, sich dort durch ihre manchmal übermäßige Großzügigkeit einen Namen machen und eine Reputation aufbauen; und mit der Bedeutung, die sie als Bühne für die Dankbarkeit der Städte gegenüber ihren Wohltätern gewinnen. Nichtsdestotrotz geht es zu weit, von einer „zweiten Agora“ zu sprechen: Die Agora selbst blieb das einzige Zentrum politischer Entscheidungen und der bevorzugte Ort für öffentliche Ehrungen.

Das Gymnasion und die römische Herrschaft

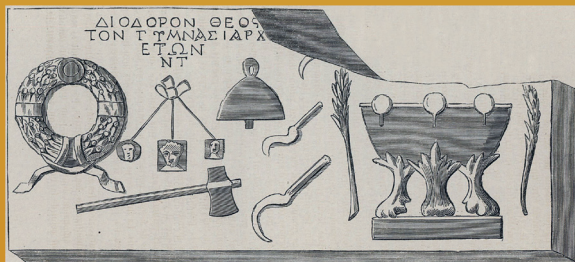
Die Phänomene, die am Ende der hellenistischen Zeit sichtbar werden, setzten sich in der römischen Kaiserzeit fort (1.–3. Jh. n. Chr.). Roms Platz im Gymnasion hing zunächst mit der Dankbarkeit der Städte zusammen, die sie in griechischen Formen zum Ausdruck brachten. Oft wurden Kulte für die Göttin Roma im Gymnasion eingerichtet. Gemäß einer Verordnung von Milet, mit der gegen 130–120 v. Chr. ein Priestertum der Roma eingeführt wurde, mussten die Epheben zusammen mit dem Gymnasiarchen am ersten und letzten Tag des Jahres, in dem sie ihren Dienst versahen, ein Opfer zu Ehren der Göttin darbringen. *Rhomaia*-Wettbewerbe wurden sowohl für die Epheben als auch für die *paides* in ihren jeweiligen Einrichtungen veranstaltet. Dazu heißt es: „Die Weihe der als Preise für die *Rhomaia* ausgesetzten Waffen soll anschließend im Gymnasion der jungen Männer (*néoi*) vorgenommen werden, später, wenn das Heiligtum der Roma fertiggestellt ist, im *Rhomaion*“.¹⁴ Man baute also im Gymnasion von Milet ein Heiligtum der Roma. Verständlicherweise entwickelte sich im römischen Reich der Kaiserkult ebenfalls in den Gymnasien. In Akraiphia in Bötien veranstaltete Mitte des 1. Jhs. n. Chr. ein großer Wohltäter der Stadt namens Epaminondas im Gymnasion ein Fest zu Ehren der *Augusti* mit sportlichen Wettkämpfen und einem Bankett, zu dem die ganze Stadt eingeladen wurde. Ebenso war beispielsweise der Gymnasiarch Gaius Saufeius Macer in Apollonia am Rhyndakos auch Priester des Kaiserkults (s. S. 64–65). Im karischen Stratonikeia scheint eine Exedra des Gymnasions dem Kaiserkult geweiht gewesen zu sein. Insgesamt finden sich aber nur in wenigen Gymnasien solche Hinweise (vgl. Kap. 7).

Le gymnase et la domination romaine

Les phénomènes apparus à la fin de l'époque hellénistique, se prolongent et s'accroissent sous le Haut Empire romain (I^{er}-III^e s. ap. J.-C.). La place de Rome dans le gymnase fut d'abord liée à l'expression de la reconnaissance des cités envers elle, exprimée dans des formes grecques : le gymnase fut souvent le lieu d'un culte pour la Déesse Rome. Dans un règlement de Milet qui instaure vers 120 une prêtrise de Rome, les éphèbes, avec le gymnasiarque, devaient effectuer un sacrifice en l'honneur de Rome le premier et le dernier jour de l'année de leur service. Des concours des *Rhomaia* sont organisés tant pour les éphèbes que les *paides*, dans leurs établissements respectifs et l'on précise : « que la consécration des armes proposées comme prix pour les *Rhomaia* soit effectuée ensuite dans le gymnase des jeunes gens (*néoi*), lorsque le sanctuaire de Rome aura été achevé, dans le *Rhomaion* ». ¹⁴ Un sanctuaire de Rome est donc créé au sein même du gymnase de Milet. Sous l'Empire, le culte des empereurs romains se développa parfois. À Akraiphia, en Béotie, vers le milieu du I^{er} s. ap. J.-C., un très grand bienfaiteur de la cité, nommé Épaminondas, organisa une fête des Augustes dans le gymnase, avec des concours gymniques et un banquet où toute la cité fut invitée. De même, à Apollonia du Rhodakos, le gymnasiarque Gaius Saufeius Macer était-il aussi prêtre du culte impérial (voir p. 64-65). À Stratonicee de Carie une exèdre du gymnase semble avoir été consacrée au culte des empereurs. Malgré tout, peu de gymnases portent les traces d'un tel culte (cf. chap. 7).

On ne s'étonnera alors pas de l'importance prise par la charge de gymnasiarque dans les carrières des notables des cités. Leurs actions sont dans la continuité des évolutions de la fin de l'époque hellénistique. À l'époque hellénistique, mais encore à l'époque impériale, les reliefs funéraires des gymnasiarques montrent parfois, de

manière emblématique, les tâches liées à leur fonction. Ainsi, le relief du gymnasiarque Diodôros de Pruse de l'Olympe, qui est mort à 53 ans, reproduit les symboles de sa charge (fig. 4.3) : couronne sacerdotale, médaillons et hache du sacrifice pour sa fonction culturelle ; palmes de la victoire et strigiles* en référence générale au monde agonistique et gymnasiar ; enfin, une cloche du signal de la distribution d'huile et un grand bassin d'huile (cf. chap. 8). À l'époque impériale, la fourniture de l'huile pour les groupes du gymnase y tient une place encore plus grande qu'auparavant, au point que le verbe *gymnasiarchein* en vient souvent à signifier « fournir l'huile » et non plus « être gymnasiarque ». Cela explique que l'on trouve désormais des femmes, voire des mineurs-gymnasiarques, qui portent le titre sans en exercer effectivement la fonction. Il y a derrière ce phénomène des stratégies familiales, d'autres membres de la famille pouvant assumer la direction effective du gymnase, qui pouvait aussi être assumée par des subordonnés du gymnasiarque officiel. En bien des cités, les dons des notables pour la réfection des gymnases et surtout leur construction, avec les nouveautés que sont désormais les bains-gymnases, sont spectaculaires (cf. chap. 3). La documentation épigraphique montre que ce phénomène trouve son plein épanouissement de la fin du I^{er} au III^e s. de notre ère. Outre les gymnasiarques, comme Gaius Saufeius Macer (voir p. 64-65), les cités comptaient aussi sur la générosité d'autres magistrats, comme le montre l'exemple du pédonome Gaius Iulius Capito à Iasos (Abb. 4.4). ¹⁵ Les gymnases font encore l'objet de réfections çà et là en Asie Mineure jusqu'au milieu du IV^e s., ce sont alors les gouverneurs romains qui ont pris le relais. C'est un changement d'échelle politique, dans le nouvel équilibre de l'Antiquité tardive. ¹⁶

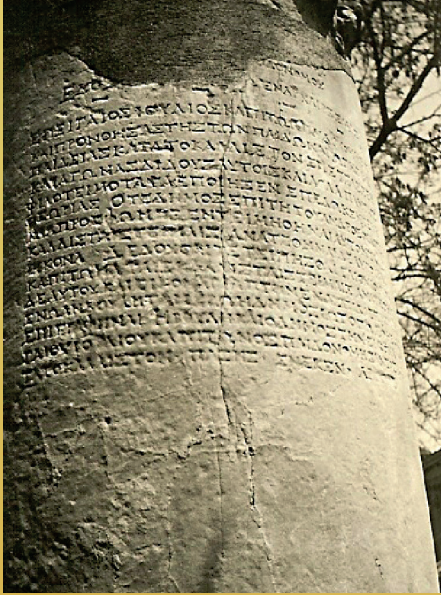


Malgré des transformations profondes, avec la place prise par les bains chauds, les édifices gymnasiarques furent toujours l'objet d'attentions de la part des cités. Cela va de pair avec notamment le maintien d'un entraînement éphébique. En témoigne la regravure sous Auguste de la loi éphébarque d'Amphipolis en Macédoine (cf. p. 92-93), tout comme, en bien des cités, une abondante série de listes éphébiques, comme, par exemple, à Cyzique, au III^e s. ap. J.-C. (fig. 4.5). ¹⁷ Elles montrent surtout des nouveautés, comme là encore la place prise par certains notables dans le financement de l'institution. Until qui était gymnasiarque, faisait distribuer l'huile par un de ses fils, qui était éphèbe ; tel autre inscrivait en même temps ses fils dans l'éphébie, sans respecter les classes d'âges ; à Cyzique, l'éphébarque et le sous-éphébarque sont deux frères. L'éphébie était le creuset du groupe des notables, le moment où se créaient des réputations, où des familles tentaient aussi de maintenir leur rang dans l'échelle sociale. Les listes éphébiques étaient gravées pour la plupart selon des initiatives privées, comme des monuments à la gloire de ce groupe de notables. ¹⁸ Les gymnases se faisaient ainsi l'écho de l'ordre social et politique nouveau du Haut Empire romain.

[PIERRE FRÖHLICH]

4.3 Bithynie, Pruse de l'Olympe. Relief funéraire pour le gymnasiarque Diodôros avec les symboles de sa charge ; I^{er} s. ap. J.-C. (disparu)

4.3 Bithynien, Prusa am Olympos. Grabrelief des Gymnasiarchen Diodoros mit Symbolen seines Amtes; 1. Jh. n. Chr. (verschollen)

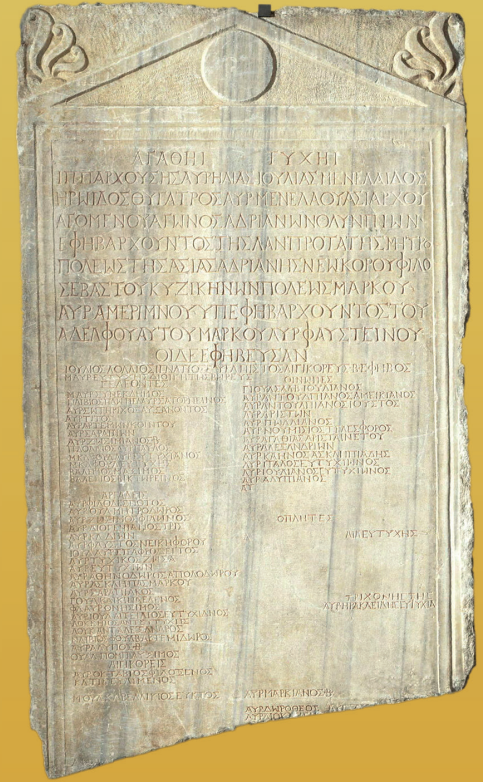


4.4 Carie, Iasos.
Colonne du gymnase avec un décret pour le pédonome C. Iulius Capito ; 1^{er} s. ap. J.-C. (Istanbul, Musée archéologique, Inv. 3187)

4.4 Karien, Iasos.
Säule im Gymnasion mit einem Dekret für den Paidonomen C. Iulius Capito; 1. Jh. n. Chr. (Istanbul, Archäologisches Museum, Inv. 3187)

4.5 Mysie, Cyzique. Liste éphebique ; 3^e s. ap. J.-C. (Paris, Musée du Louvre, Inv. MND 1787)

4.5 Mysien, Kyzikos. Ephebenliste; 3. Jh. n. Chr. (Paris, Musée du Louvre, Inv. MND 1787)



© RMN-Grand Palais (musée du Louvre) / Hervé Lewandowski. Link: <https://collections.louvre.fr/ark:/53355/cl010277845> (25.04.2024).

Dass das Amt des Gymnasiarchen auch in römischer Zeit in den Karrieren der städtischen Honoratioren eine große Rolle spielte, ist nicht verwunderlich. Ihre Aktivitäten standen in der Tradition der Entwicklungen in späthellenistischer Zeit. Grabreliefs von Gymnasiarchen zeigten im Hellenismus, aber auch noch in der Kaiserzeit bisweilen emblematisch die mit dem Amt verbundenen Aufgaben. So finden sich etwa im Relief für den 53-jährig verstorbenen Gymnasiarchen Diodoros aus Prusa am Olympos Symbole seiner Zuständigkeiten (Abb. 4.3): eine Priesterkrone, Medaillons und ein Opferbeil für seine kultische Funktion, Palmzweige und Strigiles* als allgemeiner Verweis auf die Welt der Agonistik und des Gymnasions, schließlich eine Glocke, mit der die Verteilung von Öl verkündet wurde, und einen großen Kessel, aus dem das Öl geschöpft wurde (vgl. Kap. 8). Die Bereitstellung von Öl für die Nutzer der Gymnasien spielte in der Kaiserzeit eine noch größere Rolle als zuvor, sodass das Verb *gymnasiarchein* nun häufig „das Öl liefern“ und nicht mehr „Gymnasiarch sein“ bedeutete. Dies erklärt, warum es nun auch Frauen und sogar Minderjährigen möglich war, die Gymnasiarchie zu übernehmen, ohne tatsächlich die Funktion auszuüben. Dahinter standen Familienstrategien, da andere Familienmitglieder die tatsächliche Leitung des Gymnasions, die auch von Untergebenen des offiziellen Gymnasiarchen wahrgenommen werden konnte, übernehmen konnten. In vielen Städten kam es zu

spektakulären Stiftungen der Honoratioren für die Instandsetzung und vor allem den Neubau gymnasialer Bauten, die mit der Entwicklung der Badgymnasien eine neue Dimension erreichten (vgl. Kap. 3). Die Inschriften zeigen, dass die Blütezeit dieses Phänomens vom Ende des 1. bis zum 3. Jh. n. Chr. reichte. Neben Gymnasiarchen wie Gaius Saufeius Macer (s. S. 64–65) verließen sich die Städte dabei auch auf die Großzügigkeit anderer Magistrate, wie das Beispiel des Paidonomen Gaius Iulius Capito in Iasos zeigt (Abb. 4.4).¹⁵ Bis zur Mitte des 4. Jhs. wurden in Kleinasien noch vereinzelt Gymnasien renoviert, nun aber unter Leitung der römischen Statthalter. Dieser Wechsel der politischen Rahmenbedingungen hängt mit einer Verschiebung der Machtverhältnisse in der Spätantike zusammen.¹⁶

Trotz tiefgreifender Veränderungen aufgrund der zunehmenden Bedeutung der Warmbäder widmeten die Städte den gymnasialen Bauten unverändert große Aufmerksamkeit. Damit einher ging insbesondere die Aufrechterhaltung der Trainingsprogramme für Epheben, von der die erneute inschriftliche Veröffentlichung des Ephebarchengesetzes von Amphipolis in der Zeit des Augustus (vgl. S. 92–93) und zahlreiche Ephebenlisten in vielen Städten, wie etwa in Kyzikos im 3. Jh. n. Chr. (Abb. 4.5),¹⁷ zeugen. Sie weisen einige Neuerungen auf, vor allem betonen sie einmal mehr die Rolle, die manche Honoratioren bei der Finanzierung der Institution

einnahmen: Ein Gymnasiarch ließ das Öl durch einen seiner Söhne verteilen, der Ephebe war; ein anderer meldete alle seine Söhne gleichzeitig zur Ephebie an, ohne die Altersklassen zu beachten; beim Ephebarchen und seinem Stellvertreter in Kyzikos handelte es sich um zwei Brüder. Die Ephebie war die Kaderschmiede der Honoratiorenschicht, der Moment, um Ansehen zu gewinnen und um den Rang der Familie in der sozialen Hierarchie zu behaupten. Die Ephebenlisten wurden meist auf private Initiative als Denkmäler zum Ruhm dieser Honoratiorenschicht inschriftlich aufgezeichnet.¹⁸ Die Gymnasien spiegelten damit die neue soziale und politische Ordnung der Kaiserzeit wider.